LE SALUT PUBLIC

JOURNAL DE LYON

POLITIQUE, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE.

BUREAUX DU JOURNAL :

LYON, RUE DE LYON, 33.

Ecrire, franco, pour la rédaction et l'administration, au directeur du SALUT PUBLIC.

LES LETTRES OU ENVOIS D'ARGENT NON AFFRANCÉS SONT REFUSÉS.

Correspondants à Paris pour les abonnements et les annonces :

M. AFFRE BULLIER ET C^o, place de la Bourse, 9; HAVAS, rue Jean-Jacques-Rousseau, 2.

Lyon, 4 Août 1872.

LA PROROGATION.

Voici l'Assemblée en vacances.

C'est au milieu des émotions diverses, causées par la grande opération de l'emprunt libérateur, que l'Assemblée nationale va prendre quelques mois de repos. Elle sort momentanément de la scène, un peu au grand regret, il faut l'avouer, aux yeux du public comme à ses propres yeux. Sous la pompe des manifestations, les déclarations fiévreuses des journaux amis, les serments à demi dont on se plaît à rappeler la force aux jours du péril, nous voyons, nous ne devons pas nous en plaindre, un fait indiscutable : cette Assemblée, qui s'est de clare constituante et souveraine, manqué d'absolument de souffle et de consistance pour la grande œuvre qu'elle s'était proposée. Elle voulait nous imposer la monarchie, et voilà qu'il lui a fallu jour par jour, sous les regards ironiques de ses ennemis et les commentaires atristés de ses partisans, subir des affronts qui, sous une république normale ou quelque monarchie constitutionnelle que ce pût être, ni ministres, ni représentants, ni fonctionnaires ne voudraient supporter une heure.

Est-ce donc que le rôle de l'Assemblée est fini, et venons-nous faire chorus avec les radicaux, qui escomptent déjà sa succession ? Pas le moins du monde ; si l'Assemblée a perdu de son prestige, c'est que, se méprenant sur les nécessités de sa tâche, elle s'est aventurée trop souvent sur le terrain proprement politique et dynastique où la France républicaine a le droit de ne pas aller. Elle a voulu imposer la République à la France, et elle a voulu imposer la France à la République.

Oni, la République conservatrice, voilà désormais la formule de ralliement, la devise, le signe auxquels se reconnaîtront ceux qui n'aiment que la France et n'ont pas besoin de la dernière leçon donnée dans la crypte de Dreux ou la rue d'Alcala, à Madrid, pour savoir ce qu'il faut penser des rêves ou des ambitions personnelles qui résisteraient à ces épreuves. Lorsque M. Thiers a déclaré solennellement que cette formule rappelée plus haut était la sienne, le Journal officiel nous apprend que les représentants radicaux ont battu des mains avec transport ; c'est possible, mais nous croyons peu à la sincérité de ce témoignage ; nous pensons, au contraire, que ces représentants se font peu d'illusions sur le sort qui attendrait leur parti du jour où, à la République du désordre, du matérialisme et de la misère, on opposerait ouvertement, constitutionnellement et sans arrière-pensées, la République de l'ordre, du travail et de la paix.

Les vacances de l'Assemblée ont ceci de particulièrement utile, qu'elles lui permettent de faire, sur place et dans la France entière, une enquête sur les vœux, les besoins et les préoccupations du public. Confinée à Versailles, au milieu des coteries et sous l'empire des surexcitations quotidiennes, l'Assemblée n'apercevait la situation qu'à travers d'un jour trompeur, et comme si, depuis le 4 février 1871 jusqu'au 4 août 1872, l'opinion du corps électoral n'avait pas subi des transformations capitales.

Ces transformations, nos représentants vont en être les juges, et ils ne pourront plus exciper de leur ignorance. Du nord au midi, de l'est à l'ouest, ils verront que le peuple français a toujours soif de liberté, il ressent au moins au même degré le besoin de l'ordre, qui seul permet de la consolider et de l'étendre ; ils verront que pour tous : négociants, industriels, laborieux, pères de

famille, l'ordre doit s'incarner dans un gouvernement ferme et sans lequel la devise trop profanée que les bons se rassurent et que les méchants tremblent ne reçoit en son application sincère. Voyez, par exemple, ce qui se passe dans le nord de la France ; une grève violente se déclare, l'Internationale lui souffle ses incitations, les feuilles radicales annoncent, avec un entrain peu dissimulé, que l'agitation grandit de jour en jour, et voilà soudainement que tout s'arrête devant la fermeté du pouvoir. Aucune compétition dynastique pour égarer les esprits, diviser les efforts et troubler jusqu'au cœur du soldat ; c'est la République, la loi, la France de tout le monde, qui a montré la ferme résolution de se défendre ; les coupables ou les égarés n'ont pas même un nom personnel à maudire.

Dans cette grande enquête de trois mois, l'Assemblée devra surtout constater les résultats qu'entraîne l'absence d'organisation dans le suffrage universel. Elle verra de près quels administrateurs locaux, quelles municipalités, quels financiers, quels instructeurs du peuple il nous procure, et c'est en voyant tout cela qu'elle ne tardera pas à comprendre sa véritable mission. Les incidents qui viennent de se produire à Versailles ont déjà dû l'éclairer à cet égard. Elle a vu M. Grumbetta, M. Naquet, M. Testelin, tant d'autres encore, répondant aux reproches d'ignorance et d'incapacité, pour ne rien dire de plus, par cet audacieux défi : « Consultez le peuple, il nous jugera. »

Et M. Grumbetta a raison. Il sait ce que vaut le suffrage universel désorganisé comme il l'est aujourd'hui, et aussi ce qu'il fait de concessionnaires ou d'incapables ; il sait qu'un lendemain des jugements qui ont flétri des municipalités et constaté la ruine ou elles ont entraînés leurs communes, ces mêmes communes acclament les administrateurs baloués dans le prétoire ; il sait qu'aux prochaines élections générales, pour peu que cela continue, ces administrateurs pourraient bien être envoyés à Versailles ; cette perspective ne l'effraie pas, bien au contraire ; mais l'Assemblée en vacances ne voudra-t-elle pas contempler de près toutes ces belles perspectives, et ne jugera-t-elle pas dans ce spectacle le courage de réformer ce suffrage inintelligible, aveugle et brutal, qui nous a valu tant de déboires et qui nous menace de nouveaux maux ?

LETTRES D'UN VILLAGEOIS

(69)

..... (Ain), 3 août.

Monsieur,

Décidément, le crédit de la République a la vie dure, et ça été une belle fête pour elle que la journée de lundi dernier. En dépit des Prussiens et des communistes (j'ajouterais en dépit des monarchistes s'il était décent de mettre d'honnêtes gens en si mauvaise compagnie), elle vient, cette pauvre République si injuriée, si conspuée, si calomniée, de gagner une bataille qui, assurément, n'a pas sa pareille dans l'histoire des hommes.

Elle avait besoin de trois milliards pour acheter de payer la rançon de la France ; elle les a demandés au public ; le public lui a offert Quarante-deux milliards !

Quarante-deux milliards ! voilà un chiffre qui donne des étourdissements. Cela existe-t-il, quarante-deux milliards ? A-t-il quel qu'un qui se fasse une idée de cette somme extravagante ? Connaissez-vous un calculateur qui oserait regarder en face ce nombre chimérique, sans être aussitôt pris de vertige ? On a quelque-

fois, dans certaines nuits de cauchemars, des rêves où l'on voit des choses énormes, où l'on parcourt pendant la durée d'un éclair des espaces prodigieusement vastes, où l'on tombe durant des siècles de hauteurs infinies, où l'on prend, en un mot, quelques notions de ce que peut être l'incompréhensible ; c'est dans de telles dispositions d'esprit qu'il faudrait pouvoir se placer pour tenter de mesurer les limites d'une somme de quarante-deux milliards.

Eh bien ! cette somme impossible, tous les pays du monde, s'écrasant les uns les autres pour arriver les premiers, sont venus, lundi dernier, apporter à la République sans autre garantie que la prospérité future de la France.

Véritablement, monsieur, il y a encore quelque fierté à se dire Français, et je pense que ce fameux musicien dont je lisais l'autre jour dans votre journal la pitoyable histoire, s'est trop pressé de se faire naturaliser Anglais.

Sans doute, la spéculation a cru, elle aussi, sur l'emprunt, ses doigts crochus ; il était impossible de soustraire cette grande et patriotique opération aux atouchements malpropres de l'agiotage cosmopolite, qui ne s'est pas, dit-on, fait faute d'en profiter. Il semble aussi certain que beaucoup de souscripteurs, craignant de voir leur part réduite, avaient demandé deux ou trois fois plus de rente qu'ils n'en voulaient effectivement ; mais, même en tenant compte de ces calculs individuels et des tripotages de Bourse, il reste encore une réalité si prodigieusement flatteuse pour notre amour-propre national, que j'en ai, moi, le cœur tout en joie. Demain, monsieur, je mettrai sur ma fenêtre les six lampions dont je me servis lors de la paix qui suivit la guerre d'Italie. Je n'ai pas eu, depuis, l'occasion de les allumer. Je voudrais que d'un bout à l'autre de la France on en fit autant, car d'aujourd'hui l'invasion allemande est virtuellement terminée.

Ah çà ! est-ce que, par hasard, les jours sombres seraient finis ? Est-ce que la Providence, nous jugeant assez épurés par le châtiement, voudrait cesser de nous frapper ? Est-ce que l'heure de la rédemption serait arrivée ?

En même temps que l'on afflue par torrent dans le Trésor public, voici que la récolte de 1872 est une des plus magnifiques du siècle ; nous ne trouvons pas assez de bras pour rentrer nos moissons ; nous avons du blé à revendre à toute l'Europe. Quelques innocents que j'entends raisonner des affaires publiques comme de vrais jean-bêtes qu'ils sont (et malheureusement ils sont beaucoup), paraissent surpris d'une telle abondance en temps de république, cela contraire à un peu les idées qu'ils s'étaient faites, ou plutôt qu'on leur avait faites, au sujet des influences malignes exercées par la République sur la végétation. Les caisses de l'Etat regorgent ; les greniers du cultivateur sont pleins à déborder ; les plus grandes puissances, et, s'il vous plaît, les plus monarchiques, se disputent à qui nous prêtera ses millions, tout cela sans la moindre Majesté s'en cela mêlée ; voilà de quoi donner à réfléchir même au moins avisé. La conclusion qu'on en tirera généralement parmi le peuple des champs ne sera pas, j'en ai peur, au bénéfice de la monarchie.

Ah ! monsieur, si maintenant nous voulions seulement être un peu sages ! Si cette victoire merveilleuse et étonnante remportée par le crédit de la République pouvait faire rentrer en eux-mêmes ceux qui avaient condamné la France à la ruine et à l'abjection, tant qu'elle resterait rebelle aux caprices des souverains qui la convoitaient ! Si, convertis par cet événement inouï, ils s'amendaient enfin ; si tous les braves gens qui, au fond, ne

souhaitaient autre chose que la prospérité de leur pays venaient se serrer la main et s'accorder sur le terrain neutre de cette République, qu'on ne peut plus guère, depuis lundi, regarder comme le gouvernement des va-nu-pieds, mais que, pour ne pas froisser ceux qui ont les nerfs délicats, nous appellerions dorénavant le gouvernement de la chose publique ! Si, en un mot, tous les hommes sensés des partis dynastiques voulaient abdiquer leurs vains espoirs de restaurations, renoncer sans arrière-pensée à des tentatives plus que jamais vouées à la stérilité et se liquer avec les vrais républicains contre l'ennemi commun, contre l'adversaire irréconciliable qui nous diviserait ! Si cette fusion de tous les éléments conservateurs sur la seule base politique qui soit désormais solide s'accomplissait, en cette année d'abondance, à la lumière de ce chiffre éblouissant de quarante-deux milliards, quelle grande et vigoureuse nation nous pourrions redevenir ! Quelles espérances patriotiques nous aurions le droit de concevoir !

Faut-il croire à de tels horizons ? Hélas ! monsieur, je suis bien vieux pour m'abandonner sans résistance aux charmes de l'illusion, si séduisante qu'elle soit. Je connais mes concitoyens ; je les sais capables d'enthousiasme, de générosité, d'abnégation, de mouvements sublimes et momentanés ; un immense événement, comme ce formidable emprunt, les enlève, les transporte dans l'espace, leur imprime de fougues éblouissantes de concorde et de patriotisme, qui durent huit jours, plus ou moins. Après quoi ils recommencent de plus belle à s'entre-heurter et à se déchirer sottement les uns les autres, à la grande joie du socialisme et pour le plus grand profit de l'Allemagne.

En sera-t-il ainsi cette fois ? Mon Dieu ! nous sommes un peuple si bizarre que rien d'extraordinaire, venant de nous, ne me surprendrait... même de nous voir devenir raisonnables.

Mais il faudrait pour cela que nos représentants politiques consentissent à prendre les devants. Ce serait plus opportun que de se dire des choses malhonnêtes, comme ils l'ont fait encore cette semaine, afin de n'en pas perdre l'habitude sans doute, à propos de je ne sais quel marché véreux.

Si j'avais été ce jour-là dans une des tribunes de la salle de Versailles (comme j'y fus l'an dernier, vous en souvenez-vous, pendant une séance où il faisait si chaud ?), je ne sais pas si j'aurais pu me retenir de me lever et, nonobstant le règlement affiché dans les corridors, de prendre la parole pour donner une petite leçon de bonne tenue à ces écumeurs mutins. On m'eût probablement pris au collet et jeté à la porte, mais pas assez précipitamment pour m'empêcher de leur dire ceci :

« Messieurs, pardon, si j'interromps votre aimable conversation ; je n'en ai que pour cinq minutes, vous aurez encore deux heures devant vous pour vous injurier, voire vous donner des gifles, si cela peut accélérer vos discussions. Je suis le peuple des champs, je suis le petit cultivateur, le paysan, c'est-à-dire les huit dixièmes du pays que vous représentez ici. J'ai soif de repos ; je suis allamé de tranquillité ; j'ai besoin, pour vivre et faire vivre les miens, de n'être plus sans cesse en souci du lendemain. Donnez-moi enfin le calme politique, sinon je suis mort. »

« Vous êtes impuissants à vous accorder sur le choix d'un roi. Vous vous êtes, à cette fin, chamaillés depuis vingt mois, au grand dommage de la besogne que je vous avais taillée en vous envoyant dans cette enceinte ; vous vous chamaillerez encore là-dessus pendant vingt ans sans

parvenir à vous entendre, et c'est moi qui en pâtirai. Il faut cependant que ça finisse.

« Il est bien avéré pour tout homme de bon sens que vous ne serez jamais du même avis sur le choix d'un souverain ; c'est même une chose que vous savez mieux que moi.

« Voyons, monsieur Rouher, là, de bon compte, croyez-vous que tous ces hommes chauves qui sont là-bas, à droite, et qui ont pris Jérusalem en 1099, soient d'humeur à favoriser votre retour de l'île d'Elbe ? Vous êtes plus avisé que ça, mon bon ami ; vous savez bien que si vous le tentiez, ces gens-là vous tomberaient dessus et vous accommoderaient comme jadis ils accommodèrent les Sarrazins. Vous n'avez guère de secours à attendre d'ailleurs. Alors pourquoi nous tenez-vous inutilement en alerte ?

« Respectable monsieur Saint-Marc Girardin, j'ai grande sympathie pour vous ; vous seul, dans cette honorable Assemblée, avez le courage de porter des cols de chemise pareils aux miens, et je vous en suis gré ; mais, entre nous, espérez-vous que tous ces paladins du droit traditionnel oublieront le 9 août 1830 ? Supposez-vous que le 2 décembre puisse prendre des arrangements avec le 29 juillet ? Vous avez trop d'esprit pour donner dans ces balivernes. Je ne peux donc pas m'expliquer pourquoi vous vous obstinez, vous et les vôtres, à perpétuer nos inévitables sur l'avenir et pourquoi vous n'adhérez pas franchement à une République qui n'est pas une si petite personne que vous paraissez le croire, puisqu'elle peut emprunter quarante-deux milliards en moins de temps que je n'en mets pour trouver cent écus.

« Et vous, monsieur Lucien Brun, vous, le vrai chef de cette droite, dont la bravoure et la loyauté n'ont d'égal que son incalculable entêtement, pourquoi nous persécutez-vous ? J'ai voté pour vous, légitimiste, moi, vieux républicain inébranlable, le jour où nous avons nommé, pour faire la paix avec la Prusse, cette Chambre dans laquelle vous avez conquis si lestement une place si brillante. C'est vous dire, jeune homme, le cas que je fais de votre caractère et de votre patriotisme. Aussi, je vous le demande, pensez-vous que la maison d'Orléans perde jamais le souvenir des abîmes que la séparent de vous ? Le perdez-vous jamais vous-même ? Espérez-vous voir s'aplanir cette question de drapau, qui n'est pas seulement une question de couleur dans un morceau d'étoffe, mais une question de principe qui vous divisera éternellement ? A moins, cependant, que votre parti cesse un jour d'être loyal et logique, ce que, sans doute, vous ne pourriez pas admettre. Supposez-vous que M. Rouher vous aidera à étendre un tapis de velours sous les pas du Roi légitime, afin de lui rendre plus douce l'entrée de sa bonne ville de Versailles ? Si vous ne prévoyez rien de cela, qu'attendez-vous des événements ? La guerre civile ?

« Allons, messieurs, un bon mouvement ! M. Thiers, qui n'est pas le premier venu, M. Thiers, qui veut aussi énergiquement que vous l'ordre, la liberté, le maintien de la propriété, le respect du pacte social ; M. Thiers vous a dit son sentiment sur l'inanité et sur le danger de vos espérances ; il pourrait aujourd'hui vous chanter une jolie gamme sur les injures dont vous avez comblé le crédit de la République ; il aurait beau jeu avec vous, aujourd'hui, mais il est trop généreux pour en abuser. Il se bornera probablement à détruire le dernier des arguments que vous restiez contre la République, en y répondant par le chiffre magique qui se trouve en ce moment dans les bourses. Je lui cède donc la parole en vous assurant de nouveau, mes-

sieurs, que nous sommes grandement las de vos hésitations et en vous priant d'en finir au plus vite. Nous ne vous avons pas donné mandat de vous gouverner ainsi qu'une troupe de collégiens hargneux, mais de les mener à bien. Faites-les donc comme doivent être faites celles d'un pays dont le crédit vaut quarante-deux milliards, sinon allez-vous-en planter vos choux et cédez la place à d'autres. Je ne vous dis pas cela pour vous chagriner ou vous humilier, nous n'en resterons pas moins bons amis, et cela ne m'empêchera pas de me rappeler que vous avez travaillé à me faire des loix avec trente-cinq degrés de chaleur sur le dos. »

« Voilà comme je leur parlerais, monsieur, si toutefois ils me laissaient aller jusqu'au bout, ce qui n'est pas bien certain. Espérons qu'ils n'auront pas besoin de mon éloquence pour réfléchir à la situation que l'événement de lundi dernier a faite à la politique et pour peser les nouveaux devoirs que le foudroyant succès de l'emprunt républicain vient de leur imposer.

JEAN GUILLAUME, Electeur rural.

INFORMATIONS DIVERSES.

Voici la note que nous trouvons dans le National, organe officieux et qui semble donner la marche de ce que prépare le gouvernement pour la libération du territoire :

Profitant des milliards qui ont été offerts à la France avec tant d'empressement, le gouvernement va se hâter de payer au plus tôt les deux premiers milliards à l'Allemagne, et de donner des valeurs garanties par les banquiers pour le troisième.

Tous les efforts du gouvernement tendent à obtenir l'évacuation complète le plus tôt possible ; on espère même qu'elle pourrait avoir lieu pour le mois de juillet ou d'août 1873.

En prévision de cet événement, on peut augurer que l'Assemblée, qui reviendra en novembre et aura le budget à voter, ne s'occupera que de quelques lois, pour pouvoir terminer ses travaux pour le mois de mars ou d'avril. Elle aura alors deux ans d'existence, et reconnaîtra sans doute qu'elle ne peut prolonger davantage son mandat.

Du reste, c'est dans la prochaine session des conseils généraux que l'opinion du pays va se manifester, et nul doute que ce ne soit dans le sens que nous indiquons.

Il nous a toujours paru au moins singulier que lors de la dernière discussion au sujet de l'état des armements de l'Empire au moment de la guerre, M. d'Audiffret-Pasquier n'ait fait aucune mention des 4,000 pièces d'artillerie que l'ennemi nous a prises. Ce chiffre, que, formidable qu'il paraisse en lui-même, et qu'il comprenait bon nombre de vieilles pièces à âme lisse, en fer ou en bronze, est loin de représenter tous nos vieux ri-blons d'artillerie.

Il vient de se constituer en Belgique un groupe de financiers et de commerçants pour acquérir en bloc tout le vieux métal, fer ou bronze, que recèlent nos arsenaux. Après s'être fidèlement renseignés sur la quantité et la qualité et avoir minutieusement pesé le profit qu'on en pouvait tirer, la Société s'en est ouvert au ministre de la guerre et lui a offert la jolie petite somme de cinquante millions. Le ministre parut satisfait de l'offre ; mais il ne pouvait donner cours à la transaction sans consulter ses collègues.

Après avoir reçu l'approbation des généraux compétents, il parla du projet au ministre des finances, qui approuva, mais tout en prétendant opérer la transaction lui-même. Cette prétention n'est pas du goût du général de Cissey, qui veut que

soirée à se souvenir de ce temps déjà si loin d'eux, si proche toutefois, où ils habitaient la même ville, en pensant l'un à l'autre, sans ce voir jamais.

« Cela ne pouvait pas durer, disait Cyrienne, nous aurions fini, j'aurais fini, moi, par faire quelque imprudence ; mais ici nous sommes à l'abri de tout danger, absolument cachés à ce monde qui nous épiait, qui est méchant, car quel mal faisons-nous que de nous aimer, de nous le dire, sans que personne nous entende ?

« Ils ébauchaient des projets. De temps en temps Richard viendrait à Paris. C'était nécessaire pour ses études et pour ses travaux. Il ne fallait pas qu'il s'enterrât indéfiniment à Brévilles. Cyrienne, avec son instinct de femme, se faisait ainsi la complice de ses espérances. Elle ne s'en tenait pas là. Elle lui donnait ces spirituels conseils dont les femmes ont le secret, et qui allient si bien la poursuite de l'idéal aux réalités positives. Il la regardait, et le regard de Cyrienne reflétait le sien. Ah ! certes il n'était pas en lutte avec la femme qu'il aimait, et n'avait point avec elle de ces durs combats dont on sort moins vainqueur encore que meurtri et désolé.

Pendant plusieurs mois, Richard et M^{me} Darcy menèrent la vie qu'ils s'étaient promise. Richard revenait calme et sérieux à Brévilles. Il donnait à ses absences le prétexte de quelques recherches à faire dans les bibliothèques ou aux archives, et, comme dès son retour il se remettait à l'œuvre, Berthe n'avait point de raison de ne pas le croire. D'ailleurs, depuis la mort de son père, ses idées avaient paru se modifier. Elle ne contraignait plus son mari au sujet de ses études, on se tenait du moins à cet égard sur une très-grande réserve.

(La suite à demain.) (Revue des Deux Mondes.)

Fauleton du Salut Public du 5 Août.

N° 10.

LA FAUTE DU MARI

PAR

M. HENRI RIVIÈRE.

Richard fut soulagé d'un grand poids. Bien qu'il n'eût senti qu'une impulsion généreuse et spontanée de son cœur, et que cette impulsion fut la seule qui, vis-à-vis de lui-même et de sa conscience, eût pu l'autoriser à venir chez Cyrienne, il n'aurait su comment lui dire jusqu'au bout le motif qui l'y menait. Peut-être aussi, par une bizarrerie de sentiment, qui ne se raisonne pas, M^{me} Darcy fut-elle émue à ses yeux si elle avait accepté le service qu'il lui eût offert.

« Et qu'allez-vous devenir ? lui demandait-il.

« J'y vais à Paris. Quelques créoles de mes amis s'y occupent peut-être de moi.

« Peut-être le répète-t-il.

« Que voulez-vous ? Je suis seule.

« Elle le regarda lentement, puis baissa les yeux.

« Et ne vous reverrai-je plus ? dit-il très-ému.

« Quand vous viendrez à Paris, vous y trouverez une lettre de moi.

« L'échangea un dernier regard avec elle, et, en proie à un grand trouble et à une joie

profonde, il se promena longtemps dans la campagne avant de rentrer chez lui. Jamais son cœur n'avait battu aussi fort, jamais le sang n'avait circulé plus violemment dans ses veines. Loin encore du péril qu'il courrait un jour et de la faute qu'il pourrait commettre, il n'avait ni regrets, ni remords. Cette fois, c'était bien l'amour avec son ivresse soudaine, sa seréne plénitude, en dehors de ces combats, de ces hésitations, de ces lenteurs qui le découragent et l'épouvantent. Il ne s'agitait point d'une séparation plus ou moins longue ; il était certain de l'avenir. De quel avenir ? Il ne voulait pas le savoir. Ce qui lui importait, c'était d'échapper, sinon par le corps, du moins par la pensée, à ce jour domestique qu'il avait cru éternel, et de retrouver l'éternelle possession de ses desirs, de sa force et de sa jeunesse.

Il avait désormais un secret à garder, et il le gardait avec une joie tranquille qui le désintéressait des petites misères qu'il avait subies. Il ne s'impatientait ni ne s'irritait plus de la monotonie ou des exigences de la vie de province. Il se plongeait aux idées de Berthe ou en se prêtait aux causeries de M^{me} de Sandreuil. Son esprit était souvent ailleurs, mais on ne s'en apercevait point, tant il ajoutait avec une patience attentive et répondait avec douceur. Cette transformation s'était opérée avec si peu d'éclat, d'une manière si naturelle, qu'elle n'étonnait plus personne. Berthe elle-même n'avait plus ces inquiétudes soupçons que lui avaient fait d'abord concevoir les allures nouvelles de son mari. Elle avait, il est vrai, d'autres sujets d'inquiétude. M^{me} de Sandreuil s'affaiblissait chaque jour. Elle le soignait avec ce dévouement tendre qui était chez elle une seconde nature, mais ne pouvait se dissimuler qu'elle le perdait bientôt. Ces tristesses de l'âme, ces soins d'intérieur l'occupaient tout entière. Elle était pourtant reconnaissante à Richard

de la façon dont il la secondait. M^{me} de Sandreuil, qui ne se faisait point d'illusion sur son état, se montrait touchée des attentions du jeune homme, et presque étonnée de trouver un ami dans ce genre qu'il n'avait cessé de redouter. Quant à Richard, il avait un peu de honte vis-à-vis de lui-même. Il se comportait dans cette maison comme s'il eût été sincèrement attaché à chacun de ses hôtes, et ils lui devenaient de plus en plus indifférents et étrangers. S'il s'interrogeait à cet égard, il n'avait pour tant dans sa conscience aucun trouble, aucun remords. Ce présent qu'il vivait encore, où il continuerait sans doute de vivre, ne lui était plus qu'un passé absolument disparu. Dans son pour intérieur, il se voyait en face d'un bonheur tout autre, qui ne dépendait que de lui, indéterminé, mais sûr, et qu'il toucherait de la main quand il le voudrait.

Cependant, au commencement de l'automne, M^{me} de Sandreuil mourut. C'était un chagrin prévu, et qui unit dans une étroite et profonde douleur Berthe et sa mère. M^{me} de Sandreuil avait entièrement partagé l'existence de son mari ; il lui manquait en ce moment comme un compagnon de route qu'elle aimait de tout son cœur et sur lequel elle s'appuyait. Berthe souffrait de la douleur de sa mère autant que de la sienne, et s'efforçait de la consoler. La présence de Richard, qui ne pouvait avoir d'aussi vifs regrets, la gênait peut-être un peu, et ce fut elle qui lui conseilla la première de faire à Paris un voyage de quelques jours, comme il en avait à plusieurs reprises manifesté l'intention.

A peine Richard eut-il quitté Brévilles, qu'il éprouva comme un rêve lointain qu'il laissait derrière lui, et qu'il ne songea plus qu'à Cyrienne. Il avait les remuements sensuels de l'inconnu et du désir et en même temps une sécurité complète. Dès son arrivée, il s'en fut chercher la lettre que M^{me} Darcy lui avait

promise. Il y trouva l'adresse seule de la jeune femme. Elle habitait, au faubourg Saint-Germain, un pavillon isolé dans la cour d'un grand hôtel. Ce pavillon avait une de ses façades avec une porte d'entrée sur la rue, tandis que l'autre façade s'ouvrait sur la cour par un perron garni de fleurs. Il l'apercevait de la sorte par la grille de l'hôtel, qui semblait abandonnée et que de grands arbres cachaient à demi. Il alla frapper à la porte du pavillon, et fut assez surpris d'être reçu par une négresse qui le dévisagea en riant, avec des yeux gais, et l'introduisit dans un joli salon où se trouvait Cyrienne parut presque aussitôt. Elle n'était point en deuil sévère. Une robe de barège noir laissait entrevoir ses épaules et ses bras. Elle courut à Richard, et d'un mouvement gracieux, plein d'ajandon, se pencha à son cou. Elle demeura ainsi quelque temps, le regardant de ses yeux humides, le visage agité ; puis n'ajoutant rien de plus, elle se pencha vers lui et dit :

« Que je suis heureuse ! Je croyais que vous ne viendriez pas !

« Oh ! fit Richard.

« J'ai bien pensé à vous depuis le bal. Ce jour-là, il m'a semblé que je n'étais plus seule au monde. Je me suis bécotée à vous tout d'un coup, par un ressaisissement soudain. C'est donc vrai qu'on puisse aimer ainsi. Vous ne m'avez point parlé, mais j'ai deviné que vous auriez de l'affection pour moi. Comme ça, avec, été bon ! C'est une de mes amies qui m'a donné ce pavillon. Cette négresse que vous avez vue, on me l'a donnée aussi. Je l'avais connue à la Martinique, elle m'est toute dévouée. Je suis redevenue jeune fille. Mon histoire est bien simple. Il faut que je vous la dise, car vous savez à peine qui je suis. Je n'étais pas riche, j'ai épousé M^{me} Darcy, je voulais voir la France. On n'y a pas été bien-veillant pour moi, je ne sais pas pourquoi. J'allais peut-être trop franchement à mes im-

pressions... Puis je vous ai rencontré... Voilà tout. Vous, vous avez souffert par d'autres causes, mais je vous aimerais. Je n'appartiens qu'à moi et à vous, bien à vous.

« Elle se cacha le visage dans la poitrine de Richard, qui la serrait doucement contre son cœur.

« Et comment savez-vous que j'ai souffert ?

« Parce que j'ai souvent parlé de vous et que je connais toute votre vie. Vous avez beaucoup aimé votre femme avant de l'épouser, et c'est elle plus tard qui m'a pas su vous aimer. Ce n'est pourtant pas difficile. Il n'y a qu'à épouser tout entier l'homme que l'on a choisi, dans ses idées, dans ses goûts, dans ses plaisirs. Pourquoi donc lui résister quand on l'aime ?

Richard passa plusieurs jours à Paris dans un enivrement complet. Cette charmante créature était presque une enfant. Elle avait les étonnements les plus sincères, une grâce constante, une délicatesse vraie de sentiments jeunes. Elle ne connaissait rien des reticences ou des sous-entendus de la passion, elle n'avait ni déguisements ni restrictions dans son amour. Elle était coquette avec des licences, mais ne semblait aimer la perdue que pour Richard. Elle se livrait à lui de cœur, l'interrogeait sur beaucoup de choses, montrait une intelligence prompte, sans parti-pris de préjugés ou de principes, et n'était jamais plus heureuse que lorsqu'il lui apprenait ce qu'elle ignorait encore. Elle ne sortait presque jamais de ce pavillon où son existence était muée, où elle vivait de son amour, de ses fleurs, d'un peu de musique et de cette nonchalance rêveuse chère aux créoles. Elle y attendait son ami, et lorsqu'il arrivait, elle bondissait vers lui. Par les belles journées d'automne, ils se promenaient sous les arbres de l'hôtel, entraînant au premier froid, se faisaient de longues confidences, et passaient la

Reproduction interdite.

ces 50 millions rentrent dans les arse-

Ces mesquines querelles d'adminis-

Nous pouvons ajouter que les finan-

Un premier envoi du matériel de guerre

On sait que, suivant les conventions,

Le conseil des ministres se préoccupe de

Cette résolution a été prise afin qu'en

Des récompenses vont être accordées

La France donne les détails suivants

Le président de la République résidera

Le président occupera, au premier étage,

Dans sa disposition, il n'est pas entré

On s'entretient, dit le Français, dans

Le conseil des ministres a dû s'en oc-

Un dément la nouvelle publiée ce matin

La compagnie, formée sous la présidence

Un vaste tube en tôle, recouvert d'une

M. Thiers aurait donné son approbation

Les Débats ont métamorphosé en

La mouche du coche probablement!

Le musée des Souverains au Louvre

de la collection d'objets d'art du Moyen-Age

Les magnifiques émaux de la galerie d'Ap-

Dans les salles Sauvageot on réunira des

C'est M. Barnet de Jouy, le conservateur

Le musée de la marine et des colonies,

Comme il se fait, entre le convoi d'un

Le corps descendu dans la fosse, le pasteur

LETTRÉS DE PARIS

Paris, 3 août.

Au moment où vous recevez cette

Quant au général de Cussy, il a loué à

LETTRÉS DE ROME

Rome, 31 juillet.

Il est assez souvent question de M. Four-

Un singulier calcul à propos de l'em-

Nous avons annoncé qu'on vendait une

L'argent est une belle chose,

Un phénomène météorologique qui est

Sous ce titre: Association des Amis des

LETTRÉS DE LYON

La beauté des vignobles, dit le Journal

qui n'ai jamais proféré contre eux les

La victime, le sieur Jean Méda, était un

Le sieur C... qui l'a tué, jouit également

Il paraît qu'avant de faire venir Méda

Mis en présence de M... Méda aurait

Ces fut alors que Méda, ayant répondu à

On dit que la jalouse aurait poussé le

Nous recommandons le fait suivant

Le directeur de l'enseignement primaire

Les écoles laïques ont présenté 264 élèves,

LETTRÉS DE LYON

Le conseil de la commune a décidé l'établisse-

reste, pour les acquisitions, qu'une somme

C'est cet état de choses persistant, non-

Le musée de la marine et des colonies,

Comme il se fait, entre le convoi d'un

Le corps descendu dans la fosse, le pasteur

LETTRÉS DE PARIS

Paris, 3 août.

Au moment où vous recevez cette

Quant au général de Cussy, il a loué à

LETTRÉS DE ROME

Rome, 31 juillet.

Il est assez souvent question de M. Four-

Un singulier calcul à propos de l'em-

Nous avons annoncé qu'on vendait une

L'argent est une belle chose,

Un phénomène météorologique qui est

Sous ce titre: Association des Amis des

LETTRÉS DE LYON

La beauté des vignobles, dit le Journal

à 500 mètres des forêts nationales, un

Cet homme, nommé Claude Tronet, est

C'est avec cette même arme que le chas-

« Le 19 juillet dernier, Tronet ayant appris

« Après avoir marché pendant une heure

« Bienôt, dans le lointain, il entend le

« Cependant il ne s'était nullement aperçu

« Tronet attend donc, puis, lassé de cette

« Ce rare fait de chasse est arrivé bien à

M. de Kératry a adressé la lettre suivante

Mon cher Perret,

Après du trop célèbre Rabagas, vous dites,

« Si vous m'avez demandé mon opinion

« Quant à la répression du détordre qui s'est

« Le général commandant l'état de siège

« Quant à la répression du détordre qui s'est

« Le général commandant l'état de siège

« Quant à la répression du détordre qui s'est

« Le général commandant l'état de siège

« Quant à la répression du détordre qui s'est

« Le général commandant l'état de siège

à 500 mètres des forêts nationales, un

Cet homme, nommé Claude Tronet, est

C'est avec cette même arme que le chas-

« Le 19 juillet dernier, Tronet ayant appris

« Après avoir marché pendant une heure

« Bienôt, dans le lointain, il entend le

« Cependant il ne s'était nullement aperçu

« Tronet attend donc, puis, lassé de cette

« Ce rare fait de chasse est arrivé bien à

M. de Kératry a adressé la lettre suivante

Mon cher Perret,

Après du trop célèbre Rabagas, vous dites,

« Si vous m'avez demandé mon opinion

« Quant à la répression du détordre qui s'est

« Le général commandant l'état de siège

« Quant à la répression du détordre qui s'est

« Le général commandant l'état de siège

« Quant à la répression du détordre qui s'est

« Le général commandant l'état de siège

« Quant à la répression du détordre qui s'est

« Le général commandant l'état de siège

de deux Suédoises. — Caron. Les écoles des amurs françaises. Le Saint-Synode d'Albans et l'exa-

Abonnement : 10 fr. par an pour la France. On s'abonne à Lyon, aux bureaux de la rédaction des Annales et des Missions catholiques, rue d'Auvergne, 6; à Paris, chez Chal-

EXPOSITION UNIVERSELLE DE LYON

Machinerie agricole.

Coup d'œil rétrospectif. — Les charrues et autres machines anglaises. — Le casse-pierres. — Pompe à purin. — Les batteuses. — Anciens systèmes qui

Nous n'avons mentionné, dans notre précédent article, qu'un groupe de charrues installées dans la première galerie de l'Exposition. Mais il en est d'autres encore plus remarquables, en plein air sous tente, à l'extrémité nord des bâtiments.

Si vous avez du courage et bon jarrêt, suivez-moi, à travers le bruit charivari-que de toutes les galeries, et, arrivés sur le talus vis-à-vis le faubourg de Bresse, nous nous assurons sur nos talons ou sur un tas de cailloux, près la machine casse-pierres. Nous verrons alors la collection de charrues de MM. Mugnot, de Dijon; Delaye-Tailleur, de Sainte-Maure; Hornsby, Anglais; la faucheuse Purangon, qui rendrait, dit-on, des points à la sprague et la moissonneuse Hornsby, qui n'était pas arrivée lorsque nous avons parlé des autres.

Nous remarquerons aussi la batteuse de ce dernier, le plus grand modèle de ce genre de machines; deux locomotives routières pour le labourage, de la force de dix à vingt chevaux et du prix de 16,000 à 57,000 fr., — valeur d'un domaine! — Elles portent leur appareil composé d'un treuil sur roues, d'un long câble en acier, d'une charrette trévois.

A la simple vue de ces énormes engins, on conçoit facilement qu'ils seraient mal à leur aise pour fonctionner sur nos fractions de terre. Ce serait comme si Gargantua venait s'asseoir à la table de nos paysans. Les charrues Hornsby sont toutes construites légèrement et solidement, en fer. Les versoirs, en tôle d'acier brillant, sont contournés et ne font qu'un avec le soc pointu ou large au bout; leur prix varie de 120 à 500 fr.

M. Ferriand Del, de Vierzou, représenté par MM. Chevalid et fils, a exposé en cet endroit une machine vraiment remarquable; c'est un casse-pierres monté sur roues et par conséquent transportable. Dans un bâtis en bois de 2 m. 50 c. environ de longueur, de 4 m. de largeur et de 2 de hauteur, sont en chassées deux plaques en acier cannelées. L'une est fixe, l'autre est mobile. Elles forment une espèce de trémie dans laquelle on met les pierres à casser. Par un engrenage, nu par un manège ou une force-vapeur, la plaque mobile est poussée contre l'autre par un marteau court, et la pierre, serrée entre les deux, craque et se brise en morceaux de la grosseur voulue. C'est le système en grand d'un casse-noisettes. Nouvelle preuve qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Malheureusement, le prix élevé de cette machine, — environ 2,000 fr., — nuit à son emploi. Cependant le ministre de l'Agriculture ne devrait pas hésiter à en faire l'acquisition pour affranchir les malheureux ouvriers casse-cailloux de leur travail ingrat et brulant. Toutes les fois que nous les voyons sur les grandes routes, avec leurs laiettes noires et leurs masses, travailler automatiquement, nous nous rappelons le fabuleux Sisyphe éternellement condamné à rouler son rocher incurable. Ces ouvriers valides, payés de 1 fr. 75 c. à 2 fr. par jour, seraient rendus à l'agriculture, qui a tant besoin de leurs bras pour toutes sortes de travaux, et ils seraient mieux rétribués. L'Etat y gagnerait, car la machine fait pour 60 c. l'ouvrage d'une journée d'ouvrier.

Tout près de cette machine est une pompe à purin, munie par une simple manivelle, qui fonctionne bien et donne du liquide en abondance.

Pour suivre l'ordre que nous avons d'abord adopté, celui des machines les plus importantes par les services rendus, passons maintenant aux batteuses.

Les plantes n'attendent pas que l'ouvrier ait pris son temps et ses forces pour cueillir leurs produits. Des que le moment fixé par la température est arrivé, il faut se hâter d'agir, sous peine d'éprouver de graves dommages.

Celui de la battaison, il est vrai, est moins pressant que ceux de la fenaison et des moissons. Dans quelques pays, dans le Nord surtout où l'on ne moissonne que tardivement et où le déchaumage des étalles pour les semences, de maïs-fourrage, de navets, etc. absorbe tous les bras disponibles, on bat le blé en grande pendant l'hiver. C'est certainement le temps le plus propice. Alors les ouvriers se reposent pendant des mois entiers et ils ne sont pas incommodés dans leur travail par une chaleur accablante. Cependant cet usage n'est pas sans inconvénient. Il y a des pertes de grains à supporter par la partie de la fenaison et des mulots (ouïes), et l'on ne peut que tardivement se rendre compte de sa récolte. Enfin, il faut avoir à sa disposition des granges assez spacieuses, avantage dont ne jouissent que les grandes exploitations.

Dans le Midi, l'Est et le Centre on préfère battre le blé en août et au commencement de septembre, entre les travaux de déchaumage et les semailles d'automne.

Trois modes anciens sont encore utilisés par la plupart des cultivateurs. Ce sont la Moïse, le Rouleau et le Fléau.

Le premier était encore pratiqué il n'y a pas longtemps dans le Midi. Les gerbes, fortement liées, étaient jointes, assées sur l'aire, ovale, l'épi en l'air. Des chevaux accouplés étaient amenés sur cette couche épaisse où ils s'enfonçaient jusqu'au ventre. Ils la piétinaient pendant trois heures le matin et trois heures le soir. Après avoir refait le lit et répété l'opération, on enlevait la paille imbibée de l'urine des chevaux et mêlée avec leur crrotin. — Les grains devaient s'en ressentir. — Les grains étaient ensuite jetés en l'air avec une grande pelle en bois par un ouvrier ayant sa chemise en pleine liberté, en forme de blouse. Le blé décrit en l'air un croissant, tandis que le vent opposé à sa direction entraîne sur l'ouvrier la poussière et les balles (blouffe). Le blé, formant sur l'aire un quart de cercle, était à peu près net, et il était emporté en cet état au grenier.

Mais ce mode grossier a dû être abandonné faute de chevaux dociles, — leurs jambes étaient souvent égarées dans cette pénible opération. — et d'ouvriers (esquissés) de bonne volonté.

Le rouleau qui a remplacé la moïse est un cylindre tronqué en pierre taillée, de 1 mètre de largeur sur 4 mètres 25 c. de hauteur. Il est encastré dans un châssis en bois et fixé à ses extrémités par deux touillons. Il est tiré par plusieurs chevaux accouplés sur un lit de gerbes couchées sur l'aire à l'épaisseur de 20 à 25 centimètres.

Un conducteur, les longues à la main et placé au centre de l'aire ronde ou ovale, dirige l'attelage qui décrit une spirale de l'extrémité au centre, puis du centre à l'extrémité.

Après une première opération, on retourne les gerbes aplaties, et l'on en exécute une nouvelle. Les grains sont ensuite vannés par le vent comme nous l'avons dit. Ces deux premiers systèmes endommagent beaucoup la paille et le dépiquage ne se fait qu'imparfaitement.

Le troisième usage ancien est le fléau. Les gerbes sont étendues sur l'aire à l'épaisseur de 15 à 20 cent., les épis en dessus. Quatre ou six ouvriers armés du fléau, — gourdin rond ou carré de 70 cent. de longueur, attaché avec une lamère à un bâton de deux mètres, — frappent en cadence sur la nappe de gerbes en allant et revenant d'une extrémité de l'aire à l'autre. La paille, peu froissée et conservée entière dans sa longueur, est enlevée, secouée et remise en gerbes après une deuxième opération. Le blé vanné comme nous l'avons dit, est porté au grenier.

Transformer les trois systèmes primitifs en mécaniques faciles, expéditives et efficaces dans le dépiquage, tel est le problème que les inventeurs modernes se sont appliqués à résoudre.

Après beaucoup d'essais infructueux, ils sont parvenus à nous donner ces modèles assez bien réussis, — mieux en tout cas que ceux des faucheuses et des moissonneuses, — qu'on remarque dans les concours régionaux et à l'Exposition universelle.

Les premières machines, simplement dépiqueuses, sont déjà bien distancées par les dernières. La plupart des premières sont déjà complètement oubliées. Nous ne voulons parler ici que des perfectionnées exposées par MM. Albaret et C^e, Girard, Ferdinand Del et Hornsby, ce dernier représenté par M. Huet, de Paris.

Ces machines fermentent tout à la fois l'aire, représentée par la tablette sur laquelle on étend la gerbe, le rouleau et le fléau qui opèrent le dépiquage, puis le ventilateur et le trieur.

Ainsi on est parvenu à renfermer dans une boîte plus ou moins grande, tous les agents, hommes, chevaux, vent, qui opèrent autrefois en plein ciel et lentement.

Ces machines sont à peu près construites sur le même plan avec quelques dispositions différentes dans les organes actifs.

Les premières battaient « en bout », c'est-à-dire l'épi. La paille passait entre des cylindres qui la broyaient, sans rendre le dépiquage parfait. On a évité ce défaut dans les dernières, qui battent « en travers » la paille, tout en égrenant d'une manière convenable l'épi, sans endommager le grain.

Voici en quelques mots leur manière d'opérer : La gerbe étendue sur la tablette est attirée par un volant et passe entre un cylindre armé de baguettes en fer, d'une grande vitesse, et un tambour cannelé, autrefois immobile et aujourd'hui tournant en sens contraire du cylindre, avec une moindre vitesse. C'est par ce changement qu'on a obtenu la conservation de la paille en bon état et un dépiquage plus complet. Des batteurs, munis par un arbre de couche coudé, secouent la paille; un ventilateur chasse la poussière et les balles par des ouvertures grillées, pratiquées sur l'un des flancs de la machine; le grain passe dans un trieur et de là dans une caisse ou un sac. Il peut, en cet état, être porté au marché.

Une bonne machine de ce genre peut battre de 100 à 300 hectolitres de blé en dix heures. Celle de Hornsby, la plus grande, doit dépasser ce dernier chiffre.

Malheureusement, comme nous l'avons déjà dit, ces engins si utiles présentent un grand défaut: celui de leur prix, qui varie de deux mille à quatre mille francs.

On a maintes fois recommandé aux cultivateurs de chaque commune ou de chaque village de se cotiser pour faire ensemble les frais d'une de ces machines, qui pourrait leur servir à tour de rôle. Mais ils n'ont pas encore pu s'entendre, c'est-à-dire se décider à faire une dépense de quelques cents francs au plus pour chacun d'eux.

Les agriculteurs suisses et d'autres pays, moins rétifs au progrès que les nôtres, ont cependant réalisé cette économie; car, en fin de compte, c'est une économie importante pour eux.

Quelques grandes exploitations méridionales sont donc seules pourvues de cet instrument. Dans le Nord, tout propriétaire aisé a déjà le sien.

DERNIÈRES NOUVELLES.

8 heures du matin.

CORRESPONDANCE ÉLECTRIQUE DU SALUT PUBLIC

(Télégraphie privée.)

DÉPÊCHES DE CE MATIN.

Paris, 5 août.

M. de Kératy est démissionnaire; il demandait la dissolution immédiate du conseil général des Bouches-du-Rhône, que l'Assemblée seule peut prononcer.

Rome, 4 août.

Les élections municipales ont lieu au milieu d'un grand concours de tous les partis. La constitution des bureaux électoraux se compose de vingt-quatre libéraux et un cléricale. L'ordre est admirable.

Recettes des Chemins de fer.

1872 1870

Paris-Lyon-Médit. (ancien réseau) 4.285.943 4.203.101 Exercice... 126.744.947 110.768.809

Nord (ancien réseau) 1.867.194 1.921.270 Exercice... 49.916.434 34.941.645

Ouest (ancien réseau) 1.303.168 1.473.122 Exercice... 33.600.500 24.259.967

Est (ancien réseau) 611.710 882.345 Exercice... 17.912.934 19.851.748

Charentes (ancien réseau) 43.009 56.896 Exercice... 1.821.137 1.208.814

Midi (ancien réseau) 764.407 694.434 Exercice... 21.602.735 23.615.619

Austrichiens (ancien réseau) 1.317.097 1.956.435 Exercice... 42.354.312 49.580.910

Lombards-Vénit. (ancien réseau) 3.412.509 2.932.628 Exercice... 83.534.513 81.282.555

Romains (ancien réseau) 424.661 239.891 Exercice... 10.184.941 8.391.643

Sar à Pamplune (ancien réseau) 222.153 215.587 Exercice... 5.425.745 4.978.463

VARIÉTÉS

M. Stanley.

L'arrivée à Marseille de M. Stanley, envoyé par la New-York-Herald à la recherche du docteur Livingstone, était attendue depuis quelque temps.

Un des correspondants du Daily-Telegraph s'est rendu à Marseille pour recevoir immédiatement M. Stanley et transmettre à son journal les nouvelles qu'il pourrait obtenir du célèbre voyageur qu'on a si longtemps cru perdu. Nous extrayons du Daily-Telegraph les passages principaux du récit de l'aventure que son correspondant a eue avec M. Stanley au moment même de son débarquement.

On se rappelle, dit le correspondant du Daily-Telegraph, que M. Stanley a quitté Aden il y a quelques jours, accompagné par le fils du célèbre voyageur qui s'était joint à l'expédition anglaise envoyée à la recherche de son père. Ils sont porteurs de lettres du docteur Livingstone adressées à ses amis et à son gouvernement britannique.

A Alexandrie, ils ont pris passage sur le bâtiment des Messageries nationales le Steinhong, portant en France la maille de l'Idée. Le correspondant européen de la New-York-Herald, le docteur Hosmer, attendait à Marseille depuis plusieurs jours l'arrivée de son collègue.

Le 23 juillet au soir, nous reçûmes l'assurance que le Steinhong n'arriverait pas avant le lendemain matin. Mais dans la nuit, vers deux heures, nous fûmes réveillés par M. Stanley lui-même, qui avait quitté le Steinhong à son entrée dans le port, laissant à bord M. Livingstone.

M. Stanley avait appris par un télégramme la présence de M. Hosmer à Marseille, mais il ne savait pas dans quel hôtel il résidait; il se mit donc à notre recherche et parvint à nous découvrir. Après les premières félicitations, il nous raconta les aventures et les découvertes du docteur Livingstone et les dangers auxquels lui-même avait échappé.

M. Stanley est encore jeune; il a tout au plus trente ans. Ses cheveux blonds sont devenus gris pendant l'expédition, par suite de la température à laquelle il a été soumis et de ses accès de fièvre répétés dont il a souffert. Il a en effet été atteint vingt fois de la fièvre, qui est la maladie spéciale de cette partie de l'Afrique.

Le fait principal qui résulte des découvertes du docteur Livingstone est l'existence de trois cours d'eau dans la région centrale de l'Afrique qu'il a explorée. Le premier a été découvert par le capitaine Speke et le capitaine Grant; le second, que l'on suppose aboutir du lac Tanganyika au lac Assouani, a été découvert par Backer. Mais le troisième, le plus grand cours d'eau, est celui que Livingstone nous a fait connaître sous les noms de Chambezi, de Lusupa et de Luabala; ces trois rivières ne forment en réalité qu'un seul grand fleuve portant différents noms dans les différents pays qu'il parcourt. Ce fleuve aux trois noms forme la partie supérieure du Nil.

Comme on le sait déjà par des dépêches antérieures, M. Stanley rencontra Livingstone à Ujiji, sur la rive orientale du lac Tanganyika, le 10 novembre 1871. « Quand nous fûmes seuls, me dit M. Stanley, je lui remis un paquet de lettres qui lui étaient adressées d'Angleterre et lui promis, quand il en aurait achevé la lecture, de lui donner des nouvelles du monde civilisé. « Non, répondit-il; pendant trois ans j'ai pu attendre les nouvelles que ces lettres m'apportent; je puis encore les attendre quelques heures de plus. Racontez-moi des nouvelles du monde! » Je lui fis immédiatement le récit des grands événements politiques qui s'étaient accomplis depuis son départ. Le docteur Livingstone me raconta à son tour ce qui lui était arrivé, en commençant par les faits les plus

récents et remontant jusqu'aux plus anciens, c'est-à-dire l'histoire complète de son voyage, à partir du moment où il quitta Zanzibar, à la fin de 1865. Ce récit ne se fit pas en une seule soirée, mais occupa les quatre mois que je passai avec lui, depuis le 10 novembre 1871 jusqu'au 14 mars 1872. Le grand voyageur avait trois fois failli être tué dans la même journée.

M. Stanley raconte le fait suivant: « Nous étions, dit-il, dans le pays d'Usami, habité par une tribu anthropophage, sur la côte occidentale du lac Tanganyika. Le docteur Livingstone était sorti pour faire des observations; tout à coup un enfant vint m'avertir que nous allions être attaqués; en effet, des centaines d'indigènes étaient autour de nous et menaçaient de nous tuer. J'envoiy quatre ou cinq hommes prévenir le docteur, qui rentra aussitôt avec son calme habituel et son air résolu. Il se présenta directement au chef des indigènes, et, sans manifester aucune crainte, lui demanda de quoi il s'agissait.

De sa réponse, il résulta que son fils avait été tué par les Arabes d'Ujiji et qu'il était venu pour s'en venger sur nous. Le docteur lui répondit que nous étions des blancs et non des Arabes, que nous n'avions pris aucune part à l'acte dont il se plaignait. Comme il ne se laissait pas convaincre, il fallut payer pour échapper au danger. »

Le docteur Livingstone était très-touché de l'intérêt qui lui avait été témoigné en Europe et en Amérique, et très-étonné qu'un journal, le New-York-Herald, eût envoyé une expédition à sa recherche.

Pour donner une idée des fatigues que M. Stanley a supportées, il suffira de dire qu'à son arrivée à Zanzibar il pesait 170 livres; que ce poids, dans le cours de son voyage dans l'Afrique centrale, fut réduit d'abord à 124 livres et ensuite à 110 livres. En quittant le docteur Livingstone, il lui laissa ses provisions de pharmacie et cinq bouteilles de quinine.

Le jeune Livingstone est parti immédiatement de Marseille pour Londres. A cause de sa santé, M. Stanley sera obligé de s'arrêter en route; il passera quelques jours à Paris et ira remettre ensuite lui-même en Angleterre les lettres dont il est porteur suivant les instructions qu'il a reçues.

NOUVELLES DIVERSES.

Une bien jolie anecdote dans le feuilleton de M. Sarcey, au Temps. « C'était à la première représentation de Valéria, un drame de M. Jules Leroux. Rachel jouait le rôle de Messaline; Leroux était en scène avec elle; il lui faisait une déclaration et l'aurait prise de lui sur un canapé. Au moment où les deux comédiens allaient s'asseoir, le canapé recula. Rachel et Leroux tombèrent l'un sur l'autre, mais tout hasard, son habitude de la scène et sangfroid, tous deux gardèrent en roulant beaucoup de décence et de dignité. »

« Ce public, qui crut que c'était un jeu de scène concerté, éclata en applaudissements qui étouffèrent quelque peu la claque officielle. « Cet accident, que personne ne voulait prendre pour ce qu'il était, mit tout Paris en émoi. Ces bagattes occupèrent fort la ville en ce bienheureux temps. On ne parlait que de cela sur le boulevard. »

« — Avez-vous vu Valéria? « — Non; mais il paraît qu'il y a une scène... une scène... enfin, Leroux prend Rachel à bras-le-corps, la jette par terre et roule sur elle. « — Pas possible! « — On dit que c'est très-bien fait, camel un peu vil, mais pas indécent! Cette Rachel! toujours reine, même en ses plus grands emportements. »

« Ce qu'il y eut de plus curieux dans cette histoire, c'est que le bruit en fut jusqu'au ministre, qui envoya tout aussitôt au théâtre l'ordre de supprimer le jeu de scène. On répondit en tant que personne n'avait envie de le recommencer. Les journaux crièrent contre la pruderie de la censure, qui coupait ainsi méchamment à une grande actrice ses plus beaux effets. »

« Le Ruyter donna des détails sur la manière de vivre de M. Thiers. M. Thiers se leva de bonne heure et procéda immédiatement à sa toilette, se rasa chaque matin. Sa toilette terminée, il descend au jardin et va visiter ses écuries. Après la promenade, il remonte dans ses appartements, où on lui apporte un bol de porcelaine fermée et cacheté à la cire rouge. Le bol contient environ 25 centilitres de lait d'ânesse, que le président prend chaque matin. Ce lait vient tout chaud de l'étable de Trianon. »

Dans l'après-midi, M. Thiers sort en voiture couverte, à demi couché sur les coussins, il semble dormir. M. Thiers se couche à minuit.

« Le conseil municipal de Strasbourg, dans sa séance du 24 juillet, a adopté le rapport de M. Hueber sur les réparations à faire à la cathédrale, pour enlever la trace des dégâts occasionnés par le bombardement de la ville. Ces réparations coûteront 270,000 fr. »

« Un mot bien méchant de l'Evénement: « On discutait les divers moyens de combattre les effets de la chaleur. « Un monsieur prétendait que le café froid était la boisson à la fois la plus rafraîchissante et la plus tonique. « — Oui, fit observer une jeune femme, mais cela empêche de dormir. « — Oh! dans les communications seulement. C'est comme le mariage. On s'y fait. »

SPECTACLES DU 5 AOUT.

GRAND-THÉÂTRE. Aujourd'hui Lundi 4 Août. SEIZE DENIÈRES REPRÉSENTATIONS DE LA CHATTE BLANCHE. Grande féerie en 3 actes et 24 tableaux, par MM. Cogniard frères, jouée par les artistes du théâtre de la Gaîté de Paris. — Décors et costumes neufs. — Trois grands ballets.

AVIS. — Le bureau de location est ouvert tous les jours, de 10 heures du matin à 6 heures du soir, sous le péristyle, au face la Préfecture. — On peut s'y procurer à l'avance des places pour toutes les représentations de la Chatte blanche. — Les cartons pris le soir au bureau ne sont valables que pour la représentation du soir. — Tous les soirs à 7 heures 1/2. Prix ordinaires du Grand-Théâtre. Mardi 20 août, clôture des représentations de la Chatte blanche.

CONCERT POPULAIRE

Place Bellecour. — Fruit heures. Programme du lundi 5 août. PREMIÈRE PARTIE. 1. Ouverture d'Obéron (Weber). 2. Les Marguerites de B. Richard. 3. Fantaisie sur la Fille de Jérôme (Genia). 4. Ouverture des Girondins (Litolff). DEUXIÈME PARTIE. 1. Ouverture de Haydn (Auber). 2. Fantaisie sur Herminie (A. Luigini fils).

Trames

Table with columns: FRANCE, 1er ord., 2e ord., 3e ord. Rows include Fil. et ouvrais, Paquetailles, PRÉMONY, ITALIE, BENGALÉ, Ouv. France-Ital., CHINE, Ouv. France-Ital., Tours comptés, Ouv. anglaises, Tours comptés, CHINE-CHINE, JAPON, Ouv. France-Ital., Tours comptés.

GRAND-THÉÂTRE-GUIGNOL

Petite-Galerie-de-l'Argue. Tous les jours, l'AFRICAINE, parodie en 8 tableaux, précédée de la Visite de Guignol à l'Exposition, pochade en vers, par Pierre Housset.

BOURSE DE PARIS

DU 3 AOUT.

Table with columns: RENTES ET ACTIONS, Précéd. clôture, Premier cours, Dernier cours. Rows include 3 O/O, 5 O/O Emprunt 1871, Banque de France, Crédit mobilier, Société générale, Comptoir d'escamp, Orléans, Nord, Paris-Lyon-Méditer, Midi, Canalmarit. de Suez, Italien 5 O/O, Crédit mob. esp., Ch. de fer autrich., Lombard.

OBLIGATIONS.

Table with columns: OBLIGATIONS, Dernier cours. Rows include V. de Paris 65, Méditerran. 5 O/O, Bourbonnais, Lyon 52-54, Nord, Orléans, Grand-Central, Genève 1855, Genève 1857, Lyon-Fusion, Lyon 1856, Ouest, Midi, Est, Dauphiné, Romains, Lombards, Saragosse, Nord-Espagne, Portugais, Suez.

Cours officiel des Soies

DU 3 AOUT 1872.

Organsins

Table with columns: FRANCE - Marques privilégiées, Fil. et ouvrais, ESPAGNE - Ouv. françaises, PRÉMONY - Tir. ouvrais, Trous bouts, ITALIE - Ouvrais françaises, Ouv. italiennes.

PAQUETAILLES.

Table with columns: FRANCE-ITALIE, Brousse-Andrinop, Blanches 1855, Jaunes, SYRIE - Ouvrais françaises, GREC-VOL-SALON, OUV. FRANÇAISES-ITAL., BENGALÉ - Ouv. françaises-ital., CHINE (Hainin et Tsaitte), OUV. FRANCE-ITAL., Tours comptés.

CHINE-CHINE.

Table with columns: CHINE-CHINE, JAPON - Ouvrais françaises-ital., Tours comptés.

Grèges.

Table with columns: FRANCE, TITRES SPÉCIAUX, ESPAGNE, BROUSSE-ANDRINOP, JAPON, GREC-SALON-VOLVO, PRÉMONY, ITALIE, BENGALÉ.

BANQUE GÉNÉRALE DE CHANGE ET DE COMMISSION

(SOCIÉTÉ ANONYME) Capital: Dix millions de francs. Siège social: 18, rue du Quatre-Septembre. Administrateurs: MM. A. Bénard, J.-B. Benjamins, Simon Wiener. OPÉRATIONS DE LA BANQUE. Change. — Matières d'or et d'argent, paiement des coupons français et étrangers, escompte des effets de banque et des bons du Trésor. — Chèques, traites et lettres de crédit sur les places de l'Europe. Négociations de fonds publics et de toutes les valeurs cotées et non cotées. — Avances sur titres. La Banque délivre immédiatement à ses clients les titres qu'ils veulent acheter et leur paie comptant le prix de ceux qu'ils veulent vendre. Elle fournit par correspondance à ses clients tous les renseignements financiers qui lui sont demandés. 14 A. (3385)

DENTISTES AMÉRICAINS

32, rue de Lyon, 32.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

du 5 août 1872

Par Cordier, opticien, quai des Célestins

Table with columns: Baromètre 7h. matin, 7h. soir, 4h. à 7h. du mat., 4h. à 7h. du soir, Hygromètre, Hauteur du vent, Hauteur de la pluie, Direction du vent, Direction de la pluie, État du ciel, État de la mer, État de la lune, État de la température.

37, RUE DE LYON, 37

Grand Café du XIX^e Siècle

LE PLUS VASTE DE LYON

15 BILLARDS

SEANCES DE BILLARD

Par BERGER, professeur

Ci-devant au Palais-Royal, à Paris.

BIÈRE FRANÇAISE

Qualité hors ligne.

Déjeuners à 2 fr. 50 et à la carte. — Soupers

Vente de billards et tous articles de billards

1^{er} choix.

ON DEMANDE

un bon Clerc d'avoué. — S'adresser à

M^e Ruchon, avoué, rue du Bât-d'Argent, 41,

à c. (4431)

A CÉDER

pour cause de décès, BONNE ETUDE D'HUIS-

SIER, sise à Bourgoin (Isère).

S'adresser à Lyon, à M^{lle} Chemin, rue de

Lyon, 52, ou à Bourgoin, à M^e Ranchin, no-

taire. 16 (4419)

CHALES INDIENS

Imitation brevetée du Chale de l'Inde. Fa-

bricque et vente, rue de l'Hôtel-de-Ville, 1.

(4350)

VALS SOURCE IMPÉRATRICE

Gazette et très-agréable à boire, pure ou

mêlée au vin, l'eau de la source Impératrice

est apéritive, digestive et reconstituante; elle

stimule et régularise les fonctions de l'esto-

mac,

EN VENTE

Chez les principaux libraires et chez l'auteur, qui Joindront, 17, le beau volume in-8° de 700 pages,

LA HAUTE-SAVOIE

PAR M. LE BARON RAVERAT

PRIX DE LIBRAIRIE : 40 FR.

EAU, POMMADE DES FRÈRES MAHON

médecins spéciaux des hôpitaux de Paris, etc., où ils ont obtenu mille guérisons par an, terme moyen. (Rapport de l'Académie de Médecine à M. le ministre de l'Intérieur.)

GUÉRISON DE LA PHTHISIE PULMONAIRE

ET DE LA BRONCHITE CHRONIQUE. Traitement nouveau. — Brochure de 136 pages, 9° édition, par le docteur Jules Boyer.

CREDIT FONCIER DE FRANCE.

Emission de 455 fr. d'obligations foncières de 500 fr. 5 0/0. Emissions au pair d'obligations communales 5 1/2 0/0 à 5, 6, 7, 8, 9 ou 10 ans d'échéance.

ON DEMANDE

pour un café de premier ordre, une DAME de 30 à 40 ans, disposant de références très-sérieuses pour tenir le comptoir et la caisse. S'adresser au bureau du journal. (4454)

ANNONCES LÉGALES, JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS.

Etude de M. TRILLAT, avoué à Lyon, place du Change, 2. VENTE par expropriation forcée, en l'audience des criées du tribunal civil de Lyon, au Palais-de-Justice, place de Roanne, troisième chambre, de la Nue-Propriété d'une Vigne, sise à la Brasserie, commune de Mornant (Rhône), consistant en un préjudice des consorts Pérad.

Etude de M. PIRAT, avoué à Lyon, rue de Lyon, 58. VENTE par la voie de la licitation, en l'audience des criées du tribunal civil de Lyon, d'une Maison sise à Lyon, quartier de la Croix-Rouge, rue des Gloriettes, 32.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. PRÉFECTURE DU RHONE. EXPROPRIATION POUR CAUSE D'UTILITÉ PUBLIQUE. EXTRAIT DE JUGEMENT. Au nom du peuple français. Le tribunal civil de première instance, séant à Lyon, a rendu, en audience publique de la première chambre, le jugement suivant :

AGENCE POUR LA VENTE DES IMMEUBLES A VENDRE. BELLE PROPRIÉTÉ DE 500 HECTARES dont 55 hectares à faucher, dans le pays de Gex. Le surplus est en pâturages boisés, forêts de sapins, etc.

Etude de M. TRILLAT, avoué à Lyon, place du Change, 2. VENTE par expropriation forcée, en l'audience des criées du tribunal civil de Lyon, au Palais-de-Justice, place de Roanne, troisième chambre, de la Nue-Propriété d'une Vigne, sise à la Brasserie, commune de Mornant (Rhône), consistant en un préjudice des consorts Pérad.

Etude de M. JURON, notaire à Lyon, rue de Lyon, 58. VENTE amiable, au enchères publiques, en l'étude et par le ministère de M. Juron, notaire à Lyon, d'une Propriété sise à Charly (Rhône), lieu de Fronignay.

L'INDUSTRIE FRANÇAISE SOCIÉTÉ ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES. VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES Le Samedi 7 Août 1872 SUR LA MISE A PRIX DE 1,000 FRANCS D'UN FONDS DE MARCHAND DE CHAPEAUX DE PAILLE ET DE MODÈS Situé à Lyon, rue Mercière, 61

AGENCE POUR LA VENTE DES IMMEUBLES A VENDRE. PETITE MAISON DE CAMPAGNE montée de Belmont. Maison décorée. Clos de 16 ares. Jolie vue. — Prix : 11,000 fr.

Etude de M. TRILLAT, avoué à Lyon, place du Change, 2. VENTE par expropriation forcée, en l'audience des criées du tribunal civil de Lyon, au Palais-de-Justice, place de Roanne, troisième chambre, de la Nue-Propriété d'une Vigne, sise à la Brasserie, commune de Mornant (Rhône), consistant en un préjudice des consorts Pérad.

Etude de M. JURON, notaire à Lyon, rue de Lyon, 58. VENTE amiable, au enchères publiques, en l'étude et par le ministère de M. Juron, notaire à Lyon, d'une Propriété sise à Charly (Rhône), lieu de Fronignay.

L'INDUSTRIE FRANÇAISE SOCIÉTÉ ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES. VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES Le Samedi 7 Août 1872 SUR LA MISE A PRIX DE 1,000 FRANCS D'UN FONDS DE MARCHAND DE CHAPEAUX DE PAILLE ET DE MODÈS

AGENCE POUR LA VENTE DES IMMEUBLES A VENDRE. PETITE MAISON D'HABITATION. Le tout d'une superficie de vingt-quatre ares environ, situé à Seyssel (in), dans une position magnifique, à un kilomètre de la gare du chemin de fer de Lyon à Genève.

Etude de M. TRILLAT, avoué à Lyon, place du Change, 2. VENTE par expropriation forcée, en l'audience des criées du tribunal civil de Lyon, au Palais-de-Justice, place de Roanne, troisième chambre, de la Nue-Propriété d'une Vigne, sise à la Brasserie, commune de Mornant (Rhône), consistant en un préjudice des consorts Pérad.

Etude de M. JURON, notaire à Lyon, rue de Lyon, 58. VENTE amiable, au enchères publiques, en l'étude et par le ministère de M. Juron, notaire à Lyon, d'une Propriété sise à Charly (Rhône), lieu de Fronignay.

L'INDUSTRIE FRANÇAISE SOCIÉTÉ ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES. VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES Le Samedi 7 Août 1872 SUR LA MISE A PRIX DE 1,000 FRANCS D'UN FONDS DE MARCHAND DE CHAPEAUX DE PAILLE ET DE MODÈS

AGENCE POUR LA VENTE DES IMMEUBLES A VENDRE. PETITE MAISON D'HABITATION. Le tout d'une superficie de vingt-quatre ares environ, situé à Seyssel (in), dans une position magnifique, à un kilomètre de la gare du chemin de fer de Lyon à Genève.

Etude de M. TRILLAT, avoué à Lyon, place du Change, 2. VENTE par expropriation forcée, en l'audience des criées du tribunal civil de Lyon, au Palais-de-Justice, place de Roanne, troisième chambre, de la Nue-Propriété d'une Vigne, sise à la Brasserie, commune de Mornant (Rhône), consistant en un préjudice des consorts Pérad.

Etude de M. JURON, notaire à Lyon, rue de Lyon, 58. VENTE amiable, au enchères publiques, en l'étude et par le ministère de M. Juron, notaire à Lyon, d'une Propriété sise à Charly (Rhône), lieu de Fronignay.

L'INDUSTRIE FRANÇAISE SOCIÉTÉ ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES. VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES Le Samedi 7 Août 1872 SUR LA MISE A PRIX DE 1,000 FRANCS D'UN FONDS DE MARCHAND DE CHAPEAUX DE PAILLE ET DE MODÈS

AGENCE POUR LA VENTE DES IMMEUBLES A VENDRE. PETITE MAISON D'HABITATION. Le tout d'une superficie de vingt-quatre ares environ, situé à Seyssel (in), dans une position magnifique, à un kilomètre de la gare du chemin de fer de Lyon à Genève.

Etude de M. TRILLAT, avoué à Lyon, place du Change, 2. VENTE par expropriation forcée, en l'audience des criées du tribunal civil de Lyon, au Palais-de-Justice, place de Roanne, troisième chambre, de la Nue-Propriété d'une Vigne, sise à la Brasserie, commune de Mornant (Rhône), consistant en un préjudice des consorts Pérad.

Etude de M. JURON, notaire à Lyon, rue de Lyon, 58. VENTE amiable, au enchères publiques, en l'étude et par le ministère de M. Juron, notaire à Lyon, d'une Propriété sise à Charly (Rhône), lieu de Fronignay.

L'INDUSTRIE FRANÇAISE SOCIÉTÉ ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES. VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES Le Samedi 7 Août 1872 SUR LA MISE A PRIX DE 1,000 FRANCS D'UN FONDS DE MARCHAND DE CHAPEAUX DE PAILLE ET DE MODÈS

AGENCE POUR LA VENTE DES IMMEUBLES A VENDRE. PETITE MAISON D'HABITATION. Le tout d'une superficie de vingt-quatre ares environ, situé à Seyssel (in), dans une position magnifique, à un kilomètre de la gare du chemin de fer de Lyon à Genève.

Etude de M. TRILLAT, avoué à Lyon, place du Change, 2. VENTE par expropriation forcée, en l'audience des criées du tribunal civil de Lyon, au Palais-de-Justice, place de Roanne, troisième chambre, de la Nue-Propriété d'une Vigne, sise à la Brasserie, commune de Mornant (Rhône), consistant en un préjudice des consorts Pérad.

Etude de M. JURON, notaire à Lyon, rue de Lyon, 58. VENTE amiable, au enchères publiques, en l'étude et par le ministère de M. Juron, notaire à Lyon, d'une Propriété sise à Charly (Rhône), lieu de Fronignay.

L'INDUSTRIE FRANÇAISE SOCIÉTÉ ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES. VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES Le Samedi 7 Août 1872 SUR LA MISE A PRIX DE 1,000 FRANCS D'UN FONDS DE MARCHAND DE CHAPEAUX DE PAILLE ET DE MODÈS

AGENCE POUR LA VENTE DES IMMEUBLES A VENDRE. PETITE MAISON D'HABITATION. Le tout d'une superficie de vingt-quatre ares environ, situé à Seyssel (in), dans une position magnifique, à un kilomètre de la gare du chemin de fer de Lyon à Genève.

Etude de M. TRILLAT, avoué à Lyon, place du Change, 2. VENTE par expropriation forcée, en l'audience des criées du tribunal civil de Lyon, au Palais-de-Justice, place de Roanne, troisième chambre, de la Nue-Propriété d'une Vigne, sise à la Brasserie, commune de Mornant (Rhône), consistant en un préjudice des consorts Pérad.

Etude de M. JURON, notaire à Lyon, rue de Lyon, 58. VENTE amiable, au enchères publiques, en l'étude et par le ministère de M. Juron, notaire à Lyon, d'une Propriété sise à Charly (Rhône), lieu de Fronignay.

L'INDUSTRIE FRANÇAISE SOCIÉTÉ ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES. VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES Le Samedi 7 Août 1872 SUR LA MISE A PRIX DE 1,000 FRANCS D'UN FONDS DE MARCHAND DE CHAPEAUX DE PAILLE ET DE MODÈS

AGENCE POUR LA VENTE DES IMMEUBLES A VENDRE. PETITE MAISON D'HABITATION. Le tout d'une superficie de vingt-quatre ares environ, situé à Seyssel (in), dans une position magnifique, à un kilomètre de la gare du chemin de fer de Lyon à Genève.

Etude de M. TRILLAT, avoué à Lyon, place du Change, 2. VENTE par expropriation forcée, en l'audience des criées du tribunal civil de Lyon, au Palais-de-Justice, place de Roanne, troisième chambre, de la Nue-Propriété d'une Vigne, sise à la Brasserie, commune de Mornant (Rhône), consistant en un préjudice des consorts Pérad.

Etude de M. JURON, notaire à Lyon, rue de Lyon, 58. VENTE amiable, au enchères publiques, en l'étude et par le ministère de M. Juron, notaire à Lyon, d'une Propriété sise à Charly (Rhône), lieu de Fronignay.

L'INDUSTRIE FRANÇAISE SOCIÉTÉ ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES. VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES Le Samedi 7 Août 1872 SUR LA MISE A PRIX DE 1,000 FRANCS D'UN FONDS DE MARCHAND DE CHAPEAUX DE PAILLE ET DE MODÈS

AGENCE POUR LA VENTE DES IMMEUBLES A VENDRE. PETITE MAISON D'HABITATION. Le tout d'une superficie de vingt-quatre ares environ, situé à Seyssel (in), dans une position magnifique, à un kilomètre de la gare du chemin de fer de Lyon à Genève.

Etude de M. TRILLAT, avoué à Lyon, place du Change, 2. VENTE par expropriation forcée, en l'audience des criées du tribunal civil de Lyon, au Palais-de-Justice, place de Roanne, troisième chambre, de la Nue-Propriété d'une Vigne, sise à la Brasserie, commune de Mornant (Rhône), consistant en un préjudice des consorts Pérad.

Etude de M. JURON, notaire à Lyon, rue de Lyon, 58. VENTE amiable, au enchères publiques, en l'étude et par le ministère de M. Juron, notaire à Lyon, d'une Propriété sise à Charly (Rhône), lieu de Fronignay.

L'INDUSTRIE FRANÇAISE SOCIÉTÉ ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES. VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES Le Samedi 7 Août 1872 SUR LA MISE A PRIX DE 1,000 FRANCS D'UN FONDS DE MARCHAND DE CHAPEAUX DE PAILLE ET DE MODÈS

AGENCE POUR LA VENTE DES IMMEUBLES A VENDRE. PETITE MAISON D'HABITATION. Le tout d'une superficie de vingt-quatre ares environ, situé à Seyssel (in), dans une position magnifique, à un kilomètre de la gare du chemin de fer de Lyon à Genève.

Etude de M. TRILLAT, avoué à Lyon, place du Change, 2. VENTE par expropriation forcée, en l'audience des criées du tribunal civil de Lyon, au Palais-de-Justice, place de Roanne, troisième chambre, de la Nue-Propriété d'une Vigne, sise à la Brasserie, commune de Mornant (Rhône), consistant en un préjudice des consorts Pérad.

Etude de M. JURON, notaire à Lyon, rue de Lyon, 58. VENTE amiable, au enchères publiques, en l'étude et par le ministère de M. Juron, notaire à Lyon, d'une Propriété sise à Charly (Rhône), lieu de Fronignay.

L'INDUSTRIE FRANÇAISE SOCIÉTÉ ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES. VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES Le Samedi 7 Août 1872 SUR LA MISE A PRIX DE 1,000 FRANCS D'UN FONDS DE MARCHAND DE CHAPEAUX DE PAILLE ET DE MODÈS

AGENCE POUR LA VENTE DES IMMEUBLES A VENDRE. PETITE MAISON D'HABITATION. Le tout d'une superficie de vingt-quatre ares environ, situé à Seyssel (in), dans une position magnifique, à un kilomètre de la gare du chemin de fer de Lyon à Genève.

SAINT-GALMIER (LOIRE) SOURCES BADOIT, ANDRÉ ET DE LA VILLE, RÉUNIES Eau de Table sans rivale. Cinq millions de bouteilles expédiées par année sont la meilleure preuve de leur grande supériorité sur toutes les autres sources.

EAU DUDRACALLMANN. Inoffensive, rend instantanément aux Cheveux et à la Barbe leur nuance naturelle par une seule application.

EAU BENTIFRIGE ANATHEMIE. MÉDECIN-BENTIFRIGE LA FORTÉRIE, BOY, PHARMACIEN A LYON. Préparé en Angleterre, en Amérique et en France.

HERNIES. GÉNÉRALISTE ELECTRO-MÉDICAL. par le docteur ELECTRO-MÉDICAL de MARIE frères, médecins inventeurs, 44, rue de Valenciennes, à Paris.

MALES SECRÈTES. Maladies Secrètes. Spécialité de Maladies Secrètes. Spécialité de Maladies Secrètes.

PHENOL-BORCEUF. PHENOL-BORCEUF. PHENOL-BORCEUF. PHENOL-BORCEUF.

LE CAFÉ HYGIENIQUE CHAPOIX. Le tout d'une superficie de vingt-quatre ares environ, situé à Seyssel (in), dans une position magnifique, à un kilomètre de la gare du chemin de fer de Lyon à Genève.

104, rue Richelieu, 104. LE MONTEUR DE TIRAGES FINANCIERS. NEUVIÈME ANNÉE. NEUVIÈME ANNÉE.

104, rue Richelieu, 104. LE MONTEUR DE TIRAGES FINANCIERS. NEUVIÈME ANNÉE. NEUVIÈME ANNÉE.

104, rue Richelieu, 104. LE MONTEUR DE TIRAGES FINANCIERS. NEUVIÈME ANNÉE. NEUVIÈME ANNÉE.